

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Au seuil de la mer

Wilfrid Lemoine

Volume 5, numéro 1 (25), janvier–février 1963

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30191ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lemoine, W. (1963). Au seuil de la mer. *Liberté*, 5(1), 52–54.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1963

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Au seuil de la mer

Ces vagues en colère, ces grands gestes furieux de la mer; cette soucoupe qu'agitent les réflexes de la planète. La mer qui n'en peut plus, qui rompt les amarres. Les vagues et le vent se brisent contre les falaises. Si j'étais un bateau, je mugirais ma dernière peur.

Vent. Il vente. Quel vent!

Mais je suis un homme. Et j'habite une maison près du phare. Je n'entends ni ne vois les signaux du phare. Son oeil et sa voix doivent se mêler à la tornade, la gonfler encore, puis la pincer, l'exciter plus encore. Au centre d'une telle fureur, au grenier de ma maison qui tremble et qui craque de partout, j'entends, oh! oui, j'entends la colère de la planète qui se cabre, le poing fermé de la colère qui choit juste au seuil de la mer.

Qu'elles étaient hautes les dunes escarpées de mon domaine. Etait-ce possible? ces dunes étaient falaises. Avant de me laisser glisser dans leur sable chaud pour atteindre la mer à leur pied, je m'immobilisais tout en haut. Et je regardais. Je regardais la plage tout en bas, la longue plage blonde et blanche qui s'étendait avec la mer jusqu'à perte d'horizon. Et ce soleil qui m'enveloppait, qui brunissait ma peau. Et ce doux vent salin qui allait se perdre je

ne sais où mais qui toujours me baignait de calme et laissait sur mes lèvres un goût tenace de sel et d'iode. Et je souriais, là-haut. Je me souviens d'un bien-être à n'en plus finir qui s'étendait avec la plage et la mer jusqu'à perte d'horizon.

Il ventera donc toujours? Je ne reverrai donc plus mes dunes escarpées, ma plage du bout du monde? Ce que la mer et le vent déchaînés doivent démolir mon sourire de sable brûlant, ce qu'ils doivent engloutir ma plage sans fin! La maison tremble. Par la lucarne du grenier, j'aperçois un coin de mer qui bat les dunes. Il ne faut pas se tapir au grenier pendant la tornade. Si je descendais, mon angoisse demeurerait peut-être là-haut avec l'affreuse musique du vent qui se déchire sur mon toit.

Et si nous avions perdu le soleil?

Ce matin-là, je marchais sur la plage, à la recherche de coquillages. Tout y était. Le soleil de dix heures, la mer calme, le sable déjà chaud. Je demurai longtemps seul avec cette grande joie. Puis j'aperçus à l'extrémité d'une pointe qui s'avancait dans la mer un enfant tout brun, immobile. Je ne voulus pas le distraire tant il semblait satisfait d'être là, seul avec sa canne à pêche tendue dans l'océan. Je demurai un peu à l'écart. Il ne me vit pas. Ce petit enfant grave, face à l'immense océan calme, et le soleil et le sable et la douce chaleur matinale, et cet enfant qui demande à l'océan, et qui attend, attend, et qui espère... Puis il m'aperçut. Doucement, il me dit bonjour avec ses yeux et il replongea son regard dans la mer, au bout de sa canne à pêche. Après de longs moments immobiles, nos regards se croisent encore. Le sien était de profondeur troublante et de franchise immense. Alors il me parla comme s'il se fut adressé à lui-même. Il dit: "Yesterday, I caught the second fish of my life." Puis, il se remit à observer l'endroit de la mer où la ligne de la canne à pêche touchait l'eau. Très longtemps, immobile, en appel sans fin.

Il fit soleil plusieurs jours.

Mais aujourd'hui, cette tempête qui n'en finit plus de battre les dunes.

Des nouvelles me sont parvenues de la plage. Un ami a bravé le vent et la pluie qui s'infiltré même dans ma maison. Il s'est rendu jusqu'au pied du phare, en haut de la falaise. Il a vu la

mer déchaînée creuser les dunes, refaire leur contour et transformer entièrement le visage de la plage.

Il m'a dit que demain, rien ne ressemblera plus à ce que j'ai vu.

Plein soleil

Cette longue, longue plage de sable où je suis seul, étendu au soleil. A mes pieds, la mer dont le coeur bat jusqu'à moi. Et loin, très loin sur la plage, un petit point noir qui semble bouger. Le sable est chaud. Il est propre. Il est poussière de verre. Et le point bouge. Je crois qu'il avance vers moi. Je ferme les yeux. Le soleil brûle mes paupières. Je suis bien. Je suis envoûté par la chaleur, par l'odeur marine, par le sable qui se tasse sous moi. Le temps file en un murmure cadencé de vagues qui viennent se briser près de moi. Et je sens ma vie se projeter dans ces pulsations de la planète. Ma vie qui dépend, elle aussi, de ces rythmes planétaires qui à leur tour répondent aux appels de tous les globes cosmiques et du moindre réflexe de l'univers. Je suis petit, tellement petit, mais je vibre au diapason de tout ce qui est. A la pleine lune, disait un grand vieillard que j'aimais beaucoup, à la pleine lune, je fais des cauchemars.

Le soleil me brûle; le souffle de la mer me rafraîchit. Je suis bien. Je ne saurais me lever et retourner à la maison, en haut de la falaise.

Le point sur la plage s'est rapproché. C'est un être vivant, un animal ou un homme. Un homme, je crois. Il me semble qu'il marche lentement, qu'il se balance comme un homme qui marche pieds nus dans le sable. L'homme est-il grand ou petit? Dans cette perspective plane et lisse, l'échelle des dimensions n'existe pas. Il marche sur le seuil de la plage, là où la mer éclabousse le sable. A sa gauche, l'Atlantique. A sa droite, les falaises très élevées. La grève très large, est son chemin. L'homme a les pieds sur terre mais la tête dans les nuages. S'il était ainsi près de moi, il serait géant de cauchemar.